

Dans la nouvelle *La Parure* de Maupassant, Mathilde Loisel, une petite bourgeoise parisienne, égare malencontreusement la rivière de diamants que lui a prêtée Mme Forestier, une amie de Mathilde, à l'occasion d'un bal donné au ministère.

Pour ne pas perdre la face, elle et son mari rachètent, au prix fort, un autre bijou similaire à l'ancien et le donnent à Mme Forestier sans rien lui dire. Si l'amie de Mathilde ne se rend compte de rien, dix ans sont cependant nécessaires aux Loisel pour rembourser la « dette effroyable » qu'ils ont contractée pour acheter la nouvelle parure.

Après avoir décrit la vie difficile menée par Mathilde et son mari, afin de rembourser leurs divers emprunts, le narrateur s'exclame : « Que serait-il arrivé si elle n'avait point perdu cette parure ? »

Des élèves de 4^e1 et 4^e2 vous proposent le récit réaliste des dix années de la vie de Mathilde Loisel dans cette vie parallèle où la rivière de diamants n'a pas été perdue pendant le bal...

Mathilde regarda avec tristesse, dans le miroir du vestibule, l'image splendide d'elle-même qu'elle devait abandonner. Le lendemain, sa vie qu'elle haïssait reprit son cours. Edgar se rendit au ministère comme chaque triste matin. Mathilde alla rendre sa parure à son amie et rangea avec amertume et désespoir la robe dans la grande armoire en bois sombre de sa chambre.

Deux jours plus tard, Edgar rentra du bureau avec un regard amusé. Il annonça à Mathilde que le ministre qui l'avait remarqué lors du précédent bal les invitait à une autre fête à l'hôtel du ministère... Il brandissait son carton, content d'avance pour son épouse dont cela semblait être la seule source de bonheur. Mathilde se mit alors à pleurer à grosses larmes. « Impossible que nous y allions ; je ne peux pas remettre la même tenue, et je n'ai qu'une robe, sans compter les chaussures et les bijoux, à moins que... » et là, Edgar regarda sa femme avec un regard douloureux comprenant sa demande. « Bien, dit-il, combien d'argent te faudrait t-il ? On pourrait peut-être juste arranger la première robe ? » L'air dédaigneux de Mathilde le fit taire immédiatement. « 600 francs, dit-elle sèchement, car j'ai besoin d'une robe et de chaussures présentables. Je retournerai emprunter des bijoux à mon amie. » Edgar flancha et pour accéder à la demande de sa femme, prit sur les 18 000 francs qu'il avait mis de côté pour préparer l'avenir.

Mathilde était sur un nuage jusqu'à la réception où elle brilla de tous ses feux. Elle virevoltait et répandait son aura de bonheur sur tous ceux qu'elle croisait. Edgar passa la soirée dans un salon à attendre la fin des festivités avec d'autres époux patients, chacun vautré dans un fauteuil garni de coussins. Dans un coin, une femme aux rondeurs chaleureuses et au regard bienveillant attendait patiemment que la fête finisse. Il s'approcha d'elle et discuta pendant plus d'une heure. Ils partageaient les mêmes centres d'intérêt, la chasse, la nature, la cuisine, les promenades aux bords de l'eau. Edgar ne vit pas le temps passer et il fut déçu de voir sa femme revenir vers lui radieuse et exténuée de toutes les danses accordées. Arrivés chez eux, Edgar pensait à cette femme assez banale mais si intéressante. Mathilde se regardait avec avidité dans le miroir, en admiration devant son image. Edgar monta se coucher, la laissant à sa contemplation.

Trois mois plus tard, Mathilde attendait Edgar avec impatience dans la cuisine. À son arrivée, elle sortit de la cuisine en brandissant un carton d'invitation qu'elle avait reçu d'un commis du ministère directement pour une nouvelle soirée encore plus prestigieuse. Edgar la regarda tristement, voyant que c'étaient les seuls moments où sa femme semblait joyeuse.

De mois en mois, d'année en année, ils vécurent au rythme de ces cartons d'invitation. Les économies d'Edgar fondaient de robe en robe, de fourrure en fourrure. À chaque bal, Mathilde voulait être plus belle et elle ne vivait plus que pour ces moments. Edgar s'éteignait petit à petit en regardant sa femme passer son temps devant le miroir à se contempler les yeux brillants d'un bonheur intense. La seule joie d'Edgar était à chaque bal de retrouver sa compagne d'attente.

Mathilde ne s'occupait plus du tout de la maison et la bonne faisait ce qu'elle pouvait en s'échinant pour ce pauvre monsieur Edgar.

Au bout de dix ans, Edgar n'avait plus un sou de côté. Il annonça, un soir, dans la cuisine, à Mathilde qu'il ne pouvait plus mettre un sou dans ses festivités. Mathilde

proposa de renvoyer la bonne pour compenser les dépenses. Edgar refusa net. Mathilde, furieuse, partit se réfugier chez son amie.

Edgar ne vit pas son épouse pendant deux mois. Il sut par le mari de Mme Forestier que sa femme comptait se rendre seule à la prochaine soirée. Un peu triste, il décida de s'y rendre. Il remit son vieux frac usé aux coudes et aux genoux et partit en quête de sa femme. Arrivé à la fête, il tomba sur la femme avec qui il avait si agréablement bavardé et ils reprisent leur conversation, tellement passionnés que la soirée prit fin et qu'ils furent les derniers à partir, tous les deux dans la nuit.

Émilie, la maîtresse d'Edgar, fut tout de suite à son aise dans le quotidien de cet homme si proche d'elle. Elle préparait de délicieux repas avec les faisans et les canards qu'il ramenait de la chasse.

Mathilde, fière, ne voulut pas rentrer chez son mari, mais, après quelques fêtes brillantes, elle dut trouver du travail pour vivre, son amie lui ayant dit qu'elle ne pouvait pas rester à sa charge trop longtemps. Elle fit des ménages et s'usa le dos à briquer des parquets. Ses mains et ses genoux lui faisaient mal et elle pleurait le soir en se massant les articulations dans sa chambre sous les toits. Elle avait de la chance d'avoir trouvé cet emploi... au ministère.

Par Clara Lacour, 4e2

Monsieur et Madame Loisel rentrèrent tranquillement de leur soirée. Mathilde des étoiles pleins les yeux, remercia son mari de l'avoir accompagnée à ce bal. Le lendemain, Mathilde alla rendre la magnifique parure à Madame Forestier et lui raconta tout dans les moindres détails. Madame Forestier, contente pour son amie, lui répondit que si elle avait besoin de quelque chose, qu'il ne fallait pas hésiter à le lui demander.

Durant ces deux dernières années, rien n'avait changé, leur vie ne s'était pas améliorée pour autant, elle était toujours monotone. Par un beau dimanche matin ensoleillé son mari partit à la chasse aux canards avec ses meilleurs amis, c'était leur passion ! Tous étaient partis de leur côté pour essayer de mieux les avoir. Tout le monde était à l'appel, à part Monsieur Loisel. Ils étaient inquiets alors ils partirent à sa recherche, ils l'appelèrent, le cherchèrent mais rien ne se passa jusqu'au moment où l'un des chasseurs, Monsieur Richard le trouva, allongé par terre sur un tas de feuilles, tué par une balle perdue ! Il cria de toutes ses forces : « Monsieur Loisel est mort ! » Tous ses amis regardèrent le pauvre homme avec tristesse et désespoir. Ils le ramenèrent par fiacre ; Monsieur Richard, anéanti, arriva devant l'appartement de Mathilde pour lui dire la terrible nouvelle. Elle ouvrit la porte et se demanda pourquoi il y avait beaucoup de gens. Monsieur Richard lui annonça la mort de son mari. Mathilde fut bouleversée, anéantie par cette affreuse tragédie.

Quelques mois plus tard, Madame Loisel, sans un sou, dut d'urgence vivre dans une mansarde et trouver du travail le plus rapidement possible afin de subvenir à ses besoins. Elle accumula de petits travaux différents, comme du ménage chez des bourgeois ; cuisinière, elle nettoyait la vaisselle ainsi que le linge dans des eaux très froides. Tous les soirs, Madame Loisel était exténuée par ces longues et pénibles journées. Sa vie n'était que misère, elle pensait tous les jours à son mari, à sa gentillesse et à son amour. Tous ces souvenirs revenaient avec tristesse et mélancolie. Huit ans passèrent et Madame Loisel semblait vieille. Ses cheveux étaient devenus blancs, sa peau ridée, par la dureté de ces années passées à travailler sans relâche. Mathilde paraissait malade, elle passait son temps à cracher, à tousser, elle paraissait très fatiguée, ses poumons la faisaient souffrir, elle ne mangeait plus, elle était devenue très maigre. Deux jours passèrent et on la retrouva allongée, dans son lit morte d'une tuberculose. Mathilde mourut dans l'indifférence, seule et misérable.

Par Coralie Thuilier, 4^{ème} 2

En plein milieu de la nuit, Mathilde était enfin revenue chez elle avec la parure autour du cou. Le lendemain matin, elle se demandait si elle allait rendre la parure à son amie. Mais elle réfléchit et se dit que si on lui volait la parure, elle serait triste et se sentirait trahie. Donc elle décida de rendre la parure le lendemain.

Donc le lendemain, en début d'après midi, elle alla rendre la parure. Quand elle rendit à Mme Forestier sa parure, elle était très heureuse, surtout lorsque celle-ci lui avoua que ce n'était pas une vraie parure.

Pour le retour, elle décida de rentrer par la forêt. Soudain, elle vit quelque chose briller ; elle s'approcha et vit une boîte ; elle décida de l'emmener chez elle. M. Loisel, son mari, était déjà rentré de son travail. Quand il vit la boîte, il se demanda ce que cela pouvait bien être. Quand Mathilde l'ouvrit, ils virent de très gros bijoux qui étaient, selon M. Loisel, des diamants. Ils décidèrent d'aller voir un bijoutier. Il leur dit que c'étaient bien des diamants, et que s'ils les vendaient, ils allaient devenir très riches. M. Loisel, heureux et fier, décida de les vendre à un prix très élevé. Mathilde se disait qu'elle allait acheter un plus grand appartement, qu'elle n'aurait plus besoin de travailler dur, qu'elle aurait de belles robes, de beaux bijoux. La vie allait être un paradis. M. Loisel était très heureux car il pourrait avoir un travail moins dur et gagner encore plus d'argent grâce à celui-ci. Ils étaient tous les deux très heureux. Ils firent construire une énorme maison – on aurait presque dit un château. Ils embauchèrent dix servantes pour faire le ménage, le linge, les repas et la vaisselle. Mathilde passait tous les après-midi avec des amies. M. Loisel, lui, était heureux, il travaillait moins et il gagnait plus. Ils faisaient partie maintenant de la bourgeoisie. Mathilde était toujours souriante et joyeuse. Tous les dimanches, ils étaient invités à de grandes fêtes avec des personnes très connues. Mais souvent, Madame Loisel ne savait pas vraiment quoi mettre pour ces fêtes car elle avait trop d'affaires. Maintenant, M. et Mme Loisel étaient heureux, mais pas autant qu'ils le pensaient, mais ils vivaient mieux qu'avant. Souvent, elle se remémorait son ancienne vie où elle était mal peignée, avec des jupes à moitié déchirées et les mains toutes rouges. Maintenant elle semblait plus belle et toujours séduisante. Son mari, lui, était fier et content de sa femme car sans elle, il n'aurait pas eu ce travail qu'il aimait tant. Que serait-il arrivé si elle n'avait point rendue cette parure ? Qui sait ? Qui sait ? Comme la vie est singulière, changeante ! Comme il faut peu de choses pour vous perdre ou vous sauver !

Par Owen Tallec, 4^e1